

Extraits de *Un Genevois dans les Alpes, Voyages en Suisse et en Savoie 1812-1833*

Charles de Constant

VERS L'OBERLAND ET LA SUISSE CENTRALE

(Charles de Constant commence par présenter ses compagnons de voyage)

DRAMATIS PERSONNAE

LE MAJOR : Grand voyageur, peu conteur, qui a grande idée de sa pénétration, décidé lorsqu'il faut prendre un parti, prétendant à être un grand philosophe, très vif, parfois emporté, sans préjugés, passablement bon à vivre, amusant et ennuyé alternativement, serviable surtout lorsqu'on le laisse faire, encore vert pour un homme de 58 ans.

MADAME LA BARONNE : Santé délicate, esprit cultivé, fin et délicat, humeur égale, manières élégantes, ne se mêlant jamais des affaires des autres (et à peine des siennes), bonne vue pour voir la paille dans l'œil de son voisin, le faisant remarquer sans amertume, grande malice, aimant la belle compagnie, les titres, etc., connaissant à merveille le code de la civilité, recherchant moins les suffrages qu'elle ne les dénie. Aimant fort à régenter son mari et ses enfants.

LA BELLE SUZANNE : Commère du Major, esprit fin et malin, caractère tranquille, un peu défiant, gaie par accès, le plus souvent silencieuse et réfléchie, craignant l'action et les nouveautés, ordinairement timide, quelquefois hardie et sachant en tout très bien ce qu'elle se veut.

LE CHEVALIER : Guide du Major, jeune militaire, spirituel, esprit de conduite, sens droit, capable de beaux procédés, aimant à s'occuper de choses utiles et agréables, gai comme un pinson, parfait distrait et préoccupé, ayant le commandement prompt et s'emportant comme une soupe au lait et disant alors : « mais réellement, je ne conçois pas qu'on puisse ... etc. », fort tendre pour sa jeune femme, frère de la belle Suzanne.

ROSALIE : Femme du Chevalier, jeune caille toute ronde, fille du Major, confiante dans les gens et dans les choses, insouciant dans le courant de la vie, ferme dans les grandes occasions, sachant fort ce qui en est de ce bas monde, esprit cultivé, plein de justesse et de raison quand cela en vaut la peine, laissant verser la soupe au lait quand elle bout, cœur tendre et dévoué à ce qu'elle aime.

Mlle NINETTE : Sœur de la belle Suzanne et du Chevalier, caractère peu communicatif pour ceux qui ne sont pas de sa société, n'en pensant pas moins. Lorsqu'elle dit sa pensée, elle est correcte, dénote un esprit juste, un cœur aimant ce qui est nouveau sans le rechercher, étonnée lorsqu'il lui est présenté. Facile à vivre et bonne enfant, quoique la malice perce quelquefois.[...]

Lausanne

Le bruit, la confusion qu'on trouve à l'heure de midi dans cette saison dans la rue de Bourg est un spectacle qui peut amuser un instant, mais on est étonné qu'on puisse s'y accoutumer. Les gens comme il faut habitent, comme on sait, un des côtés de cette rue et il fut un temps où on tirait vanité de demeures dans cet espèce d'enfer. Il est vrai de dire que les maisons du bon côté ont souvent une très belle vue et que jadis, avant 1798, les propriétaires de maisons de la rue de Bourg, lorsqu'ils étaient bourgeois, étaient les juges de la cour criminelle composant ainsi, presque à leur insu,

un véritable jury, parce que les propriétaires étaient de toutes les classes, qu'ils ne jugeaient pas tous, et que ce n'étaient jamais les mêmes.

Je n'ai jamais couché à l'auberge à Lausanne, quoique j'aie habité longtemps cette ville où j'ai beaucoup de bons et aimables parents, et où je connais tout le monde. L'Auberge du Lion d'Or où nous allons dîner est sale, sombre et puante. Les lits n'ont pas le temps de se refroidir, on est trop heureux de pouvoir en trouver un, et le plus mauvais vaut encore mieux que la rue. Nous avons résolu de dîner à table d'hôte ; forts de notre nombre, nous ne craignons pas la mauvaise compagnie et espérons quelques bonnes fortunes. Notre dîner était mauvais et la société, quoique nombreuse, nous a paru maussade et n'a rien fourni à l'observation. Quelques Anglais de 18 à 20 ans, des commis et étudiants allemands et, au bas de la table, un habitant de la ville qui, selon toute apparence, avait trouvé plus commode d'amener – ou de venir dîner avec – deux autres Suisses auxquels il expliquait pédamment la Constitution et quelques lois du canton.

Il est 3 heures, nous montons en voiture par le beau temps.

Moudon, 6 heures du soir

Maintenant que nous sommes casés pour la nuit, et ça n'a pas été sans peine car, en Suisse, les aubergistes n'ont pas l'air de se soucier qu'on les dérange. C'est au quart d'heure de Rabelais qu'ils n'oublient pas les voyageurs. [...]

Des rues étroites, rapides, des portes gothiques et basses, des fumiers et le désordre partout. Les habitants, assez polis, donnent les renseignements qu'on leur demande. La rivière s'enomme la Broye, elle déborde souvent. Le Château, là-haut, est celui de Carouge, mais descendez ! Sortez par cette porte, vous verrez la Promenade ! Effectivement cette promenade qui côtoie la Broye est un vaste carré planté d'arbres antiques et superbes. Ce lieu sert de place d'exercice et la vue doit en être agréable les jours de fête. Les habitants de Moudon nous ont paru fort occupés à trier le chanvre ; partout les débris couvraient le pavé, c'est une manière de les convertir en fumier sans beaucoup de peine. [...]

En Suisse, les aubergistes s'enrichissent presque malgré eux par le nombre des voyageurs. Ils sont parfois magistrats de la ville et, en cette qualité, ils ne se croient pas obligés d'être prévenants, et on sait ce que c'est que bonne mine d'hôte pour les voyageurs. Déjà, on entend fréquemment parler allemand ; Moudon et le français se ressentent du voisinage. Le peuple m'a paru laid et misérable, c'est toujours un indice de pauvreté. La ville est bien éclairée par des réverbères de la fabrique Bordier de Versoix.

Avenches, 10 septembre, midi

La route, depuis Moudon, traverse un beau pays moitié boisé, moitié cultivé. Les prairies, les plantations de tabac et de chanvre et quelques champs de blé, d'orge et d'avoine occupent la plaine, le pied des collines et des montagnes. Les bois sont des sapins, de hêtres, de chênes et de trembles.

Le premier objet remarquable qu'on trouve après avoir quitté Moudon est le château de Lucens, édifice considérable, flanqué de tours de différentes formes et hauteurs, réunies par de hautes murailles à créneaux. Il est placé sur un monticule dans le vallon où coule la Broye qu'il domine. Ses terrasses, les unes sur les autres, touchent au village qui est à ses pieds, humbles demeures des vilains qui, naguère, achetaient chèrement la protection de son orgueilleux propriétaire, car il vaut mieux

encore se soumettre à une tyrannie régulière qu'à la violence d'un voisin ennemi lorsqu'il n'y a point d'espoir d'échapper à l'un ou à l'autre. Les châteaux des anciens seigneurs féodaux sont curieux et intéressants à visiter. Ils ont été habités et entretenus sans interruption depuis que le régime féodal n'a plus existé. Ils n'offrent que rarement les ruines qu'on voit presque partout ailleurs qu'en Suisse. Le château de Lucens, ses tours, ses terrasses, le village qui est au pied, les bois qui l'entourent et la montagne qui le domine, et la belle et verte prairie où serpente la Broye offrent un tableau des plus pittoresques.

Plus avant dans la vallée, on voit le château de Surpierre perché sur des roches agrestes, entouré de noirs sapins et de ravins profonds ; c'est aussi une vaste construction habitée et bien conservée.

En nous promenant à Payerne, pendant que nos chevaux rafraîchissaient, nous avons rencontré une troupe de jeunes gens en costume gris de voyage, assez élégants, conduits par trois messieurs qui avaient l'air d'être leurs guides et leurs supérieurs. Je les ai abordés et leur ai demandé où ils allaient ainsi à pied. Ce sont, m'a dit un de leurs conducteurs, les pages de S.M. le Roi de Bavière qui sont partis de Munich à pied, accompagnés d'un grand fourgon qui porte leur bagage. « Nous avons traversé la Suisse, nous allons à Genève, puis à Lyon et nous retournerons à Munich par une autre route ». Ils allaient coucher à Yverdon. C'est une heureuse idée que de faire voyager ainsi les jeunes gens à pied, ils apprennent ainsi à connaître la vie, les hommes et les pays. L'esprit s'agrandit, le caractère se forme, la vanité s'use. C'est en voyage qu'on apprend que, dans quelque situation qu'on soit placé, on est homme et qu'on est le semblable des autres hommes. Combien de grands seigneurs l'ignorent !

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)